

Suite au numéro : « Intellectuels africains »

Pour le n° 51 d'octobre 1993, Jean Copans avait écrit, en annexe de son article, la lettre ouverte ci-jointe, que nous n'avions pas publiée faute de place. La voici. NDLR

Lettre ouverte à Monsieur le Ministre de l'Environnement et de la Protection de la nature du Gouvernement du Sénégal

MONSIEUR le Ministre, cher Collègue, cher Camarade, cher Abdoulaye,
Je m'en tiens à l'information reproduite par le journal *Le Monde* en date du 4 juin 1993. Comme le rapporte la tradition latine, Jules César succombant sous les coups de poignard de Brutus, se serait écrié : « *Toi aussi mon fils !* » J'ai dû me faire confirmer la nouvelle par mes informateurs sénégalais de Paris. Non, il n'y avait aucun doute possible, tu étais bien devenu ministre du Gouvernement sénégalais. La chose en soi n'est pas répréhensible et nous autres, Français de gauche, en avons tellement vu depuis mai 1981 que c'était comme un rebondissement d'une aventure qui s'est terminée pour nous aux élections de mars dernier. Mais rien ne laissait prévoir, à lire les travaux des observateurs spécialisés ou des journalistes, que l'heure de la cohabitation avec l'extrême-gauche était enfin arrivée à Dakar.

Ce choix, personnel ou plus politique, confirme néanmoins à mes yeux, la justesse des analyses d'un grand nombre de tes collègues sur les blocages internes de l'opposition. Mais n'étant plus un observateur fidèle et attentif de la vie politique sénégalaise, je laisse à ces collègues le soin de nous expliquer les sens de ta promotion.

Nous nous fréquentons très épisodiquement mais je te connais depuis un grand quart de siècle ; j'ai lu tous tes travaux que j'apprécie beaucoup. Tu es pour moi l'image symbolique et forte de ces intellectuels qui reflètent l'histoire et la culture de leur pays. Et pourtant tu es aussi l'exemple même de l'acteur politique engagé, militant de toujours. Les crises de 1968-1969 t'ont conduit à faire tes études de doctorat en Grande-Bretagne. Tu as toujours représenté en tant qu'intellectuel et chef de parti,

en tant qu'historien érudit et théoricien marxiste rigoureux, l'image type d'un certain modèle d'intellectuel que nous semblons avoir abandonné récemment en France. Je t'ai vu participer à des colloques en Afrique anglophone ou même en Grande-Bretagne : ton prestige était à la hauteur de ces qualités bien réelles.

Et te voilà Ministre ! Ce n'est certes pas là la réintégration du social que souhaitent certains de tes collègues de Dakar. Ou alors le Gadiaga est-il devenu une région stratégique ? Je ne le crois pas. Pourtant c'est par là que tu aurais pu commencer : nous dire la pertinence des périphéries par rapport à l'État national et rattraper par là-même le malaise profond de l'intelligentsia sénégalaise. Pourtant tu es le seul à faire preuve d'auto-sociologie de la connaissance dans ton œuvre scientifique. Je me souviens aussi de ton intervention à la suite d'une conférence que j'avais dû donner dans ton département à l'Université au cours des années 1980. Tu avais confirmé avec force mon constat d'une extrême difficulté à faire une véritable histoire sociale de l'Afrique ancienne. J'évoquai le silence multi-séculaire des esclaves sur leur propre histoire et tu étais intervenu pour rappeler qu'au-delà des populations serviles, il y avait la masse immense des femmes. Pouvait-on sérieusement écrire une histoire de l'Afrique sans une histoire des femmes, la véritable base productive et reproductive des sociétés et je pense que ton discours s'adressait aussi à l'histoire du présent sinon de l'avenir. Un autre exemple : un vieil ami commun m'avait décrit tes campagnes politiques « chez toi » : le Bathily de là-bas ne ressemblait pas, paraît-il, au modèle occidentalisé que je connaissais trop bien. Tu n'étais certes pas un fils du peuple mais au moins tu restais un enfant du pays.

C'est de tout cela que j'aurai aimé t'entendre parler : des manières d'être un intellectuel sénégalais, des cheminements à suivre pour construire un parti politique marxiste-léniniste dans une société et un pays où ces traditions relèvent d'un autre monde. Tu as donc su construire un lien entre des mondes à part. Pourra-t-on profiter des leçons que tu as tirées de ton expérience ? Sous quelle figure envisages-tu cette « traduction-transmission » ? Sous celle de l'universitaire, du militant politique, du représentant culturel, du ministre ? Si cette dernière figure te permet encore d'agir ?

Mais nous savons tous que ton État est en banqueroute. L'environnement est certainement la dernière de ses préoccupations. Et puis ce n'est en rien ta spécialité technique. Nous ne pouvons lire ta participation gouvernementale autrement que comme une insertion (je ne dis pas une intégration) aux réseaux du clientélisme étatique. Il y a vingt ans, nous parlions de faire de la politique autrement. Qu'est-ce que faire de la politique autrement aujourd'hui et en Afrique ? Est-ce de devenir ministre ? Tes camarades sénégalais restés marxistes-léninistes doivent se perdre en conjectures. Tout comme moi qui critique le décalage idéologique de cette vision du changement politique.

Il y a sûrement des explications. Je ne sais si elles seront convaincantes. Je ne suis pas sûr que la nécessaire démocratisation des mœurs politiques sénégalaises passe par la participation de l'extrême-gauche au gouvernement. La Ligue de toutes les manières n'est pas le seul parti dans ce cas. Mais de loin une telle décision paraît quelque peu en contradic-

tion avec ce que tu disais à tous tes camarades « radicaux » au cours de la conférence de *Review of African Political Economy* de septembre 1989 tenue à Warwick sur le thème : Comment prendre la démocratie au sérieux : les socialistes et la démocratie en Afrique.

Si tu m'as lu honnêtement tu sais bien que je ne critique pas gratuitement de l'extérieur pour me donner le beau rôle. Je suis d'abord surpris et déçu et ensuite inquiet pour les camarades qui te respectaient et suivaient ton exemple. Le Sénégal vit sa crise depuis longtemps et de l'intérieur ; cette crise ronge imperceptiblement ton pays comme un cancer. Mais je ne m'attendais pas à ce que tu l'aggraves sur un front qu'on pensait bien protégé, celui de la rigueur de l'engagement intellectuel et de la moralité des positions politiques « justes ».

Essaie de trouver le temps de nous répondre à tous. Nous publierons quant à nous ta lettre, car jusqu'à nouvel ordre, nous faisons encore partie du même monde. Du monde de ceux qui font œuvre de décrire, d'analyser et d'expliquer les contradictions du social et du politique, du monde de ceux qui souhaitent en transformer les effets néfastes pour le plus grand nombre. Le programme de la suite est à réinventer mais le pourras-tu depuis ton bureau de ministre ? Certes les choses n'étaient pas très évidentes depuis un bureau à l'université mais sur ce plan-là nous en sommes au même point.

Jadis, on disait chez nous qu'il ne fallait pas désespérer Billancourt, mais tu sais comme moi que ce n'est plus possible puisque l'usine de Renault-Billancourt vient de fermer ses portes. Alors puis-je « filer » la métaphore et te demander, à la fois en collègue et en camarade, a-t-on le droit de désespérer Bakel et Pikine ?

Oui, en vérité, c'est tout ce qui compte, et je me plais à croire que tu y penses tous les jours.

Mais Monsieur le Ministre, avez-vous le droit de dire ce que vous pensez à vos concitoyens, sur l'environnement et sur le reste. Certains actes sont des signes. Qui nous dira le sens de votre décision ? de ta décision ?

Jean Copans